

DOSSIER N° 3 – LES POUVOIRS DE LA PAROLE / LES SEDUCTIONS DE LA PAROLE

Les effets de la parole, son pouvoir de plaire, de séduire et d'émouvoir constituent le troisième axe de ce chapitre. Ces effets sont étudiés en premier lieu à partir des corpus poétiques, rhétoriques et philosophiques des périodes de référence. Cette étude a notamment pour objets :

- la parole poétique ; la mise en scène de la parole et sa relation avec les autres arts ; les procédés de fiction (fable, parabole, allégorie) ;
- les valeurs du véridique, du sincère et de l'authentique dans la communication verbale ; la parole séductrice et les procédés d'emprise ; l'amour et ses déclarations.

Les séductions de la parole ont été dès l'Antiquité un objet de polémique. Le poète et le dramaturge ont mis en scène, parfois sur le mode de la satire, l'orateur et le philosophe ; le philosophe a fait à l'orateur et au poète un procès en sophistique et en mensonge. L'étude de ces arguments et de ces représentations fournit aux élèves de première l'occasion d'aborder la philosophie dans ses relations d'emblée complexes avec les arts du langage.

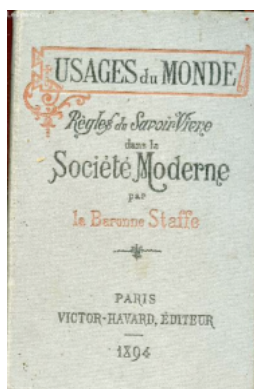
Si l'étude des pouvoirs de la parole doit s'appuyer principalement sur des textes antiques, classiques et médiévaux, elle peut s'enrichir de références comparatives à d'autres sociétés et cultures que celles qui ont constitué et recueilli l'héritage gréco-latin. Moyennant l'usage de certains textes et documents d'époques ultérieures, elle engage à une mise en perspective de l'héritage antique et médiéval et à une réflexion sur sa transmission jusqu'à notre époque.

CONSIGNES :

1. Le **but de ce troisième dossier** est de continuer à s'entraîner à l'investigation philosophique, par la lecture des textes, leur explication et la composition de l'argumentation. Son étude se conclut par un oral de synthèse et un devoir écrit réalisé en classe. **Les absents (à l'oral et/ou à l'écrit) sont convoqués à un écrit de rattrapage.**
2. La **présentation** doit être soignée ; l'**expression** doit être correcte. Attention au lexique, à la syntaxe et à l'orthographe !
3. L'oral de synthèse est à réaliser en **groupe de quatre à six membres**. Le devoir écrit est à réaliser **individuellement**.



Exercice 1



A bien des égards, le XIX^e siècle peut être considéré comme l'âge d'or de la politesse bourgeoise. Alors que la Révolution avait violemment mis en cause la politesse de l'Ancien Régime, jugée frivole et inégalitaire, l'arrivée de Bonaparte au pouvoir (1799), puis surtout la Restauration de 1814, vont marquer un retour aux principes du savoir-vivre. Mais alors que la politesse aristocratique était centralisée (la cour donnait le ton) et qu'un noble, un bourgeois ou un paysan n'avaient pas le même code de conduite, la nouvelle politesse était celle d'une société bourgeoise, relativement égalitaire, où les normes de bienséances tendaient à être les mêmes pour tous.

La politesse est souvent alors perçue comme un moyen de reconnaissance pour se distinguer des paysans et des prolétaires, et créer ainsi de nouvelles barrières. Mais ces barrières sont mouvantes, tout comme les frontières de la bourgeoisie. Au fur et à mesure de leur diffusion, jusque dans les milieux les plus modestes, la sophistication progressive des règles de savoir-vivre leur permet d'être encore un outil de distinction. S'explique ainsi le développement fulgurant des manuels de savoir-vivre, genre littéraire à part entière et rendu socialement indispensable.

Blanche-Augustine-Angèle Soyer, plus connue sous le nom de Baronne Staffe, titre usurpé, (née à Givet en 1843 et morte à Savigny-sur-Orge en 1911) est connue principalement pour son best-seller, *Usages du monde : règles du savoir-vivre dans la société moderne*, dans lequel elle expose les bonnes manières dans la société bourgeoise de la fin du XIX^e siècle. Selon elle, leur principe est le suivant : « *il faut faire intervenir son moi le moins possible, c'est presque toujours un sujet gênant ou ennuyeux pour autrui* ». **On trouve ci-après le chapitre consacré aux « rapports avec les professeurs ».**



« Devoirs des enfants.

Les enfants auxquels on fait donner des leçons à la maison seront toujours soigneusement habillés pour recevoir leur professeur. Il y aurait de la grossièreté à les laisser paraître, en sa présence, avec des cheveux ébouriffés et des vêtements souillés ou négligés — vêtements qu'ils ne doivent, au reste, porter en aucune circonstance.

On exigera qu'ils parlent très poliment, respectueusement même, à ceux qui prennent la peine de les instruire. On réprimera toute velléité de révolte contre l'autorité du professeur ; à moins de circonstances exceptionnelles, on ne prendra jamais parti pour eux contre lui.

Les enfants reconduisent à la porte leur professeur qui est leur supérieur par l'âge et par le savoir.

Devoirs des parents.

Lorsqu'une fille a des maîtres masculins, la mère, la gouvernante ou une femme de chambre d'un certain âge assiste toujours à la leçon.

Le prix des leçons étant convenu d'avance, à l'époque fixée pour les payer, on dépose la somme due (enveloppée, avec adresse manuscrite) sur la table à écrire, à la place du professeur. Il serait impoli de mettre cet argent dans la main de celui auquel il est destiné.

On invite quelquefois le professeur à dîner, dans quelque position qu'on se trouve ; il n'y a à cela nul inconvénient, car nous supposons qu'on a choisi des gens

recommandables pour leur confier l'âme ou l'esprit de ses enfants.

On peut également faire quelques présents au professeur. Le plus fier les acceptera s'ils sont choisis et surtout offerts avec tact. Il comprendra très bien qu'on veut lui prouver qu'indépendamment du prix payé, on lui est encore redevable. On choisit l'occasion du Jour de l'An, sa fête de nom, un anniversaire. Le professeur est-il dans l'aisance, on lui offre une jolie chose, pas précisément utile : un beau livre, un bibelot, une arme de luxe ou un éventail, selon le sexe.

Est-il, au contraire, dans une position précaire, on le priera d'accepter un manchon (s'il s'agit d'une femme), un col de fourrure pour pardessus (s'il s'agit d'un homme) ; une épingle de chapeau, une épingle de cravate ; une demi-douzaine de paires de gants, différenciés, c'est-à-dire gants fourrés et gants de ville, gants du soir ; une canne, une ombrelle, etc.

Les parents parlent toujours aux professeurs de leurs fils ou filles avec la plus parfaite politesse, donnant ainsi l'exemple à leurs enfants et témoignant, par ce moyen, de leur reconnaissance à ceux qui enseignent un art ou une science aux êtres qui leur sont le plus chers. Le paiement tout sec n'est pas suffisant, il faut y ajouter une gratitude sincère.

Ces indications serviront également dans les relations avec le proviseur d'un lycée, le principal d'un collège ; une institutrice, la directrice d'un pensionnat, la supérieure d'un couvent (avec cette dernière, on introduira une nuance très marquée de respect).

Devoirs des professeurs.

Le professeur, lui, est tenu de se présenter convenablement vêtu : des habits tachés, du linge négligé, une barbe longue feraient la plus mauvaise impression sur l'esprit de l'élève. Il lui parlera avec bienveillance, mais d'un ton où l'on sente l'autorité. Enfin la plus élémentaire loyauté lui commandera de ne jamais laisser échapper, en sa présence, un mot qui offense une croyance, la délicatesse, la morale. Dans ses rapports avec les parents, son attitude aura toute la dignité voulue, si elle est aussi éloignée de la hauteur que de la platitude. »

Questions :

1. Comment peut-on caractériser les gestes de la bienséance ?
2. Quelles sont les raisons justifiant un tel carcan imposé au corps ?
3. Pourquoi le costume est-il une marque de bienséance ?
4. Pourquoi ne peut-on pas s'habiller comme on veut ?

En écho...

Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne est un texte ironique, drôle et rythmé, inspiré par le manuel de bonnes manières écrit en 1889 par la baronne Staffe. Jean Luc Lagarce s'amuse, au début années 1980, à commenter cet ouvrage en l'amendant.

« Naître, ce n'est pas compliqué. Mourir, c'est très facile. Vivre, entre ces deux événements, ce n'est pas nécessairement impossible. Il n'est question que de suivre les règles et d'appliquer les principes pour s'en accommoder, il suffit de savoir qu'en toutes circonstances, il existe une solution, un moyen de réagir et de se comporter, une explication aux problèmes, car la vie n'est qu'une longue suite d'infimes problèmes, qui, chacun, appelle et doit connaître une réponse.

Un certain nombre de pratiques solutions permet d'échapper à l'incertitude, au doute, à la terrible réaction spontanée, à l'émotion soudaine, à la joie si grossière, à la cordialité la plus généreuse ou à la douleur sincère.

Apprendre à vivre, savoir vivre, protégera toujours du naturel, et rassurera sur l'animal qui ne demande qu'à ressurgir : cette part de nous si mal élevée qui laisserait parler son cœur, s'approcher de ceux qu'ils aiment sans conscience de leur rang et leur place dans le Monde et s'éloigner des faux-semblants.

Il s'agit de connaître et d'apprendre, dès l'instant déjà si mondain de sa naissance, à tenir son rang et respecter les codes qui régissent l'existence. Il s'agit encore de peser le pour et le contre, évaluer les valeurs et les intérêts qui autorisent les fiançailles, le mariage – nous ne parlons pas d'amour – les lois qui régissent les sentiments affectifs et qui mènent toujours, sans ces erreurs fatales et triviales de l'instinct, vers la parfaite harmonie sociale. Il s'agit enfin de contrôler ses peines, de pleurer en quantité nécessaire et relative, de juger de l'importance de son chagrin et toujours, dans les instants les plus difficiles de la vie, d'évaluer la juste part qu'on leur accorde.

Appuyé sur le livre des convenances, des usages et des bonnes manières, faisant toujours référence, sans jamais rien laisser passer de sa propre nature intime, cette bête incontrôlable qui ne laisse parler que son cœur, c'est bien risible, faisant toujours référence et ne voulant pas en démordre, à la bienséance, l'étiquette, les recommandations, le bon assortiment des objets et des personnes, le ton et l'ordre, on se tiendra toujours bien, on sera comme il faut, on ne risquera rien, on n'aura jamais peur. »

Exercice 2

Dans les *Lettres persanes* de Montesquieu, Usbek, un noble persan, adresse des lettres à ses amis pour leur décrire ses impressions face aux habitudes culturelles qu'il découvre en France. Montesquieu utilise ainsi un moyen qui va devenir courant chez les philosophes des Lumières : la création d'un personnage étranger pour porter un regard neuf, critique sur la société française. Dans la lettre LXXIV adressée à son ami Rica, Usbek rapporte sa visite à un grand seigneur.

« Il y a quelques jours qu'un homme de ma connaissance me dit : Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris ; je vous mène à présent chez un grand seigneur qui est un des hommes du royaume qui représentent le mieux.



Que cela veut-il dire, monsieur ? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable qu'un autre ? Ce n'est pas cela, me dit-il. Ah ! J'entends ; il fait sentir à tous les instants la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent ; si cela est, je n'ai rien à y aller ; je prends déjà condamnation, et je la lui passe tout entière.

Il fallut pourtant marcher ; et je vis un petit homme si fier, il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvais me laisser de l'admirer. « Ah ! Bon Dieu ! dis-je en moi-même, si lorsque j'étais à la cour de Perse, je représentais ainsi, je représentais un grand sot ! » Il aurait fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venaient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance ; ils savaient bien que nous étions au-dessus d'eux ; et s'ils l'avaient ignoré, nos bienfaits le leur auraient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits ; au milieu des grands, qui endurcissent toujours, ils nous trouvaient sensibles ; ils ne voyaient que notre cœur au-dessus d'eux ; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais lorsqu'il fallait soutenir la majesté du prince dans les cérémonies publiques ; lorsqu'il fallait faire respecter la nation

aux étrangers ; lorsque enfin, dans les occasions périlleuses, il fallait animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus ; nous ramenions la fierté sur notre visage ; et l'on trouvait quelquefois que nous représentions assez bien. (De Paris, le 10 de la lune de Saphar, 1715). »

Question : Après avoir lu attentivement le texte, expliquez dans quelle mesure Montesquieu suggère que la grandeur n'est pas seulement une affaire d'apparence.

Exercice 3

L'art de la dissimulation, le goût du masque et la capacité de jouer des apparences est, depuis toujours, l'art suprême de l'homme de cour. Autour des puissants, gravitent des flatteurs qui n'ont de cesse de plaire au roi pour protéger leurs propres intérêts. Cela étant, cet art doit être assez subtil pour que le masque n'apparaisse pas comme une grimace grossière. C'est ainsi que Baldassare Castiglione, dans *Le Livre du courtisan*, publié en 1528, recommande à l'homme de cour de faire preuve de *sprezzatura* (nonchalance). Il s'agit pour Castiglione « de fuir le plus que l'on peut, comme une très âpre périlleuse roche, l'affectation : et pour dire, peut-être, une parole neuve, d'user en toutes choses d'une certaine nonchalance, qui cache l'artifice, et qui montre ce qu'on fait comme s'il était venu sans peine et quasi sans y penser » ; en effet, « le vrai art est celui qui ne semble être art ».



Question : Quel est le sens de cette formule paradoxale : « le vrai art est celui qui ne semble être art » ? Que peut-on en déduire sur la conception que se fait Castiglione de l'élégance ? Dans quelle mesure peut-on comparer cette conception avec celle de Brummell, affirmant que « la véritable élégance consiste à ne pas se faire remarquer » ?

Exercice 4



Martin Eden est un roman de l'écrivain américain Jack London, publié en 1909. L'histoire se déroule au début du XX^e siècle. Martin Eden est un jeune marin d'Oakland, né dans les bas-fonds, l'ignorance et la violence. Sa vie est faite d'aventures, de voyages, mais aussi de brutalité et de travail. Lors d'une rixe, il défend un jeune homme. Celui-ci, issu de la classe aisée, l'invite chez lui à dîner pour le remercier. A cette occasion Martin rencontre sa sœur Ruth Morse, jeune fille délicate dont il tombe amoureux. Il décide de s'instruire pour la conquérir. Petit à petit, d'abord pour plaire à la jeune fille qu'il aime, puis par goût réel de l'étude, il se forge une culture encyclopédique et s'efforce de devenir célèbre en devenant écrivain. Mais malgré le talent qu'il pense avoir, il n'arrive pas à vivre de sa plume. Ruth, qui devient sa fiancée, préférerait qu'il trouve une

situation sûre, plutôt que de continuer à écrire. Il constate que la bourgeoisie, qui était son modèle initial, ne comprend rien à la culture ; seules quelques personnes, comme son ami Russ Brissenden, dialoguent réellement avec lui. Après la parution d'un article dans un journal local qui le présente comme socialiste, ce qu'il n'est pas, Ruth le quitte. Brissenden meurt alors qu'Eden a fait paraître le poème que son ami ne voulait pas publier. Eden n'a plus le goût d'écrire, mais brusquement il devient un auteur à succès. Il envoie aux revues les œuvres qu'il leur avait soumises précédemment, mais cette fois-ci, les éditeurs les acceptent et en demandent plus, le propulsant vers la gloire. Voulant se libérer de l'hypocrisie envahissante, Martin Eden part pour s'établir sur une île du Pacifique. Sur le bateau, il se laisse glisser à la mer.

Premier dîner

« Se rendre dans la salle à manger fut une opération cauchemardesque. Il lui sembla qu'il n'y arriverait jamais – et il n'y parvint qu'avec des haltes soudaines et des trébuchements, des saccades et des embardées. Mais enfin il l'atteignit et se trouva assis à côté d'Elle. Le déploiement de couteaux et de fourchettes l'effraya et lui parut hérissé d'embûches. Il les regarda, fasciné, si bien que leur miroitement devint le fond sur lequel se mouvait une succession d'images. Il se revit dans l'entrepont d'un schooner : lui et ses compagnons mangeaient du bœuf salé avec leurs doigts et des couteaux à cran d'arrêt,

« Il portait de grossiers vêtements de marin qui détonnaient singulièrement dans ce hall grandiose. »



ou puisaient avec des cuillers de fer toutes bosselées, une épaisse soupe aux pois dans de grossières gamelles. La puanteur du mauvais bœuf emplissait ses narines, tandis qu'il entendait, accompagnant le crissement des membrures et le gémissement des cloisons étanches, les bruyants claquements des mâchoires. En regardant ses compagnons, il estimait qu'ils mangeaient comme des cochons. Mais ici, il ferait attention de ne pas faire de bruit et toute sa volonté se tendrait vers ce but.

Son regard fit le tour de la table. Arthur et Norman étaient en face de lui. C'étaient ses frères, à Elle. Son cœur eut un chaleureux élan vers eux. Comme cette famille était unie ! Il revit la jeune fille courant au-devant de sa mère, leur baiser, le tableau qu'elles faisaient toutes deux en s'avancant, les bras entrelacés. De pareils témoignages d'affection entre enfants et parents n'existaient pas, dans son milieu. C'était une révélation des choses auxquelles pouvait prétendre ce monde supérieur – et il en fut ébloui. Par sympathie, son cœur fondit de tendresse. Toute sa vie, il avait été affamé d'amour – mais il avait dû s'en passer, et s'était endurci à la tâche. Il avait ignoré que l'amour lui était nécessaire et l'ignorait encore. Mais il en voyait les manifestations qui l'émouvaient profondément.

M. Morse n'était pas là, heureusement. Il était déjà suffisamment ardu de causer avec Elle et sa mère et son frère Norman (Arthur, il le connaissait déjà un peu). De sa vie il n'avait peiné aussi durement, lui sembla-t-il. Les travaux les plus pénibles n'étaient que des jeux d'enfants, comparés à cette épreuve... Sur son front perlaient de minuscules gouttes de sueur et sa chemise était trempée par tant d'exercices inaccoutumés. Il lui fallait manger d'une façon inhabituelle, se servir d'étranges ustensiles, regarder subrepticement autour de lui pour savoir comment accomplir chaque nouveau rite ; de plus, recevoir le flot d'impressions neuves qui l'inondaient,

les noter, les classer. Le plus dur, peut-être, était de refréner cet élan vers Elle qui le tenaillait sous la forme d'une inquiétude sourde et douloureuse, d'un désir torturant de l'approcher, de cheminer sur la même route qu'Elle. Mais comment diminuer l'effroyable distance qui les séparait ?... Il lui fallait aussi, furtivement, guetter les autres, pour choisir le couteau ou la fourchette qu'il convenait de prendre pour tel ou tel plat, enregistrer les traits de cette personne, les évaluer et les comparer à ceux de la Femme Esprit. Puis, il lui fallait parler, écouter et répondre au bon moment, en se surveillant sévèrement – lui qui était habitué à un si grand relâchement de langage ! Et, pour ajouter encore à son embarras, il y avait l'incessante menace du maître d'hôtel – terrible sphinx qui apparaissait silencieusement par-dessus son épaule et parlait par énigmes qu'il s'agissait de résoudre immédiatement. Tout le temps du repas, il fut oppressé par l'idée des rince-doigts. Leur spectre ne cessait de le hanter. Quand viendraient-ils ? et à quoi pouvaient-ils bien ressembler ?... Dans quelques minutes, peut-être seraient-ils là et lui, Martin Eden, assis à la même table que les surhommes qui en faisaient usage, s'en servirait comme eux ! Enfin, dominant tout, revenait l'angoissant problème : quelle attitude adopter ? Tantôt, lâchement, il décidait de jouer un rôle, tantôt, plus lâchement encore, il se disait qu'il n'y réussissait pas, qu'il n'était pas fait pour le mensonge et qu'il se rendrait ridicule.

Au début du dîner, il fut très silencieux, tant était grande la tension de tout son être. Il ignorait que son silence donnait un démenti à Arthur, qui la veille leur avait annoncé qu'il allait amener un sauvage à dîner, mais qu'il ne faudrait pas s'en effrayer, parce que ce sauvage les intéressait sûrement. Jamais Martin Eden n'aurait imaginé le frère de son idole capable d'une telle trahison, étant donné surtout qu'il avait eu la chance de sortir ce frère d'une bagarre dont l'issue menaçait d'être fâcheuse pour lui.

Il était donc installé à cette table, à la fois gêné parce qu'il ne se trouvait pas dans son milieu et charmé de ce qui se passait autour de lui. Pour la première fois il comprenait que l'acte de manger pouvait être autre chose qu'une fonction. Il ignorait d'ailleurs ce qu'il mangeait : c'était de la nourriture, voilà tout ! Il nourrissait son amour de la beauté à cette table où manger devenait esthétique. Son cerveau bouillonnait. Il entendait des mots qui pour lui n'avaient aucun sens, d'autres qu'il n'avait vus que dans les livres et que pas une de ses connaissances passées n'aurait été capable de prononcer. Quand il entendait un de ces mots tomber négligemment des lèvres d'un membre de cette extraordinaire famille – sa famille à Elle – un frisson délicieux le parcourait.

Tout le romanesque, toute la beauté des livres se réalisaient. Il se trouvait dans cet état rare et merveilleux, où on voit ses rêves se dégager des limbes de la fantaisie et prendre corps.

Il se tenait donc à l'arrière-plan ; il écoutait, dégustait, et répondait par monosyllabes : « Oui, madame », « Non, madame », « Non, mademoiselle » et « Oui, mademoiselle ». Il avait du mal à ne pas dire comme les marins : « Oui, capitaine » au frère, mais il sentait que ce serait donner une preuve de plus d'infériorité – et que dirait Celle qu'il voulait conquérir ?...

« Bon Dieu ! se disait-il, je vaudrais autant qu'eux et, s'ils savent un tas de trucs que je ne sais pas, je pourrais leur en apprendre quelques autres dont ils ne se doutent pas.

L'instant d'après, quand Elle ou sa mère l'appelaient M. Eden, son orgueil agressif s'évanouissait et il exultait de joie. Il était un homme civilisé, qui était ce qu'il était et dînait côte à côte avec des héros de romans ; lui-même évoluait dans ce roman et ses faits et gestes seraient un jour imprimés dans un livre.

Cependant, tandis qu'il donnait à Arthur un si flagrant démenti en se révélant agneau bêlant et timide, son cerveau se torturait à élaborer une ligne de conduite, car il n'avait vraiment rien d'un agneau bêlant et un rôle de second plan ne convenait nullement à sa nature orgueilleuse. Il ne parlait que lorsqu'il le fallait absolument et alors sa conversation

ressemblait à son entrée dans la salle à manger : remplie de cahots et d'arrêts brusques – tandis qu'il fouillait dans son vocabulaire, à la recherche de l'expression exacte ; il hésitait à se servir des mots qu'il savait être justes, mais qu'il craignait de ne pouvoir prononcer convenablement, en écartant d'autres qu'il jugeait grossiers. Mais il était, pendant tout ce temps, oppressé par le sentiment que cette recherche de langage le rendait stupide et l'empêchait d'exprimer sa pensée intime. Son amour de la liberté, également, se cabrait contre la contrainte – celle de la pensée, comme celle du carcan qui lui encerclait le cou, sous forme de faux col. Et puis, il ne savait pas s'il pouvait tenir le coup. Sa puissance de pensée et de sensibilité était grande autant qu'était opiniâtre et vif son esprit. Emporté par la spontanéité de ses sensations, il lui arrivait d'oublier où il était et il finissait par employer son pauvre langage d'antan. »

Première leçon de grammaire

« Il me semble que la première des choses est de vous procurer une grammaire. Votre façon de parler est... (elle avait l'intention de dire « épouvantable » mais elle atténua en disant :) assez incorrecte.

Il rougit et son front se mouilla.

– Je sais : je parle argot, je dis un tas de mots que vous ne comprenez pas. Mais voilà... Ce sont les seuls mots que je sache prononcer, en somme. Dans mon cerveau, j'ai bien d'autres mots, des mots ramassés dans les livres, mais comme je ne sais pas les prononcer, je ne m'en sers pas.

– Ce n'est pas tant ce que vous dites, que la manière dont vous le dites. Vous ne m'en voulez pas d'être franche ? Je ne voudrais pas vous blesser.

– Non, non ! s'écria-t-il en la bénissant secrètement pour sa gentillesse. Allez-y ! Il faut que je le sache et j'aime mille fois mieux que ce soit par vous !

– Eh bien ! vous dites « un atmosphère » au lieu « d'une atmosphère » et « que je sais » pour « que je sache ». Vous faites des « doubles négations »...

– Qu'est-ce que c'est que ça, une double négation ? demanda-t-il en ajoutant humblement : Vous voyez, je ne comprends même pas vos explications.

– Il est vrai que je ne vous l'ai pas expliqué, dit-elle en souriant. Une double négation, c'est quand – voyons – enfin : par exemple vous diriez : « Je ne sais pas ne pas vous l'expliquer. » La première partie de la phrase est négative, la deuxième partie est négative aussi, la règle étant que deux négations font une affirmation, le sens de votre phrase serait que vous sauriez l'expliquer.

– C'est parfaitement clair ! je n'y avais pas pensé, dit-il après avoir écouté attentivement – et certainement je ne ferai plus cette faute-là.

La rapidité avec laquelle il comprenait la surprit et lui fit plaisir.

– Vous trouverez tout ça dans la grammaire, continua-t-elle. Et puis voici autre chose que j'ai remarqué dans votre façon de parler. Vous dites : « j'y ai dit » au lieu de « je lui ai dit ». Cela ne choque pas votre oreille : J'y ai dit ?

Il réfléchit une seconde, puis avoua simplement en rougissant :

– J'peux pas dire que ça me choque.

– Pourquoi encore ne dites-vous pas : je ne peux pas dire, reprit-elle. Et la façon dont vous avalez la moitié des mots ! c'est terrible !

Il se pencha en avant, tenté de se mettre à genoux devant un être si merveilleusement éduqué.

– Ecoutez ! il m'est impossible de tout vous montrer. Il vous faut une grammaire ; je vais en chercher une et vous montrerai comment commencer.

Elle se leva et il en fit autant, hésitant entre le vague souvenir d'une chose qu'il avait lue sur le savoir-vivre, et la crainte qu'elle ne crût qu'il s'en allait.

– A propos, monsieur Eden, s'écria-t-elle en quittant la pièce, qu'est-ce que c'est qu'être poivre ? Vous l'avez dit plusieurs fois.

– Oh ! être poivre ? dit-il en riant. C'est de l'argot ! c'est quand on a trop bu.

– Ne vous servez pas dans ce cas du pronom « on », dites plutôt « je », riposta la jeune fille gaiement.

Quand elle revint avec la grammaire, elle approcha sa chaise – il se demanda s'il devait l'aider – et s'assit à côté de lui. Alors qu'ils lisaient ensemble, leurs têtes inclinées se frôlaient. C'est à peine s'il pouvait suivre ses explications, tant ce voisinage délicieux le troublait. Mais, lorsqu'elle entreprit de lui démontrer l'importance des conjugaisons, il oublia tout. Jamais il n'avait entendu parler de conjugaison et ce qu'il entrevit de la construction du langage l'émerveilla. Il se pencha davantage au-dessus du livre et les cheveux blonds caressèrent sa joue. Il ne s'était évanoui qu'une fois dans sa vie et crut qu'il allait recommencer. C'est à peine s'il pouvait respirer, tout le sang de son cœur lui sembla bondir à sa gorge, prêt à l'étouffer. Jamais elle n'avait paru si accessible. Pour le moment, un pont était jeté sur le gouffre qui les séparait. Et cependant, son respect pour elle n'en était nullement diminué. Elle n'était pas descendue des hauteurs. C'était lui qui s'élevait dans les nuages, vers elle. Son sentiment demeurait aussi fervent, aussi immatériel. Il lui sembla qu'il avait indûment touché au tabernacle sacré et, soigneusement, il éloigna sa tête de ce contact délicieux qui l'avait électrisé tout entier, incident dont elle ne s'était nullement doutée. »

Question : Ruth est-elle élégante ? « Elle avait une de ces mentalités comme il y en a tant, qui sont persuadées que leurs croyances, leurs sentiments et leurs opinions sont les seuls bons et que les gens qui pensent différemment ne sont que des malheureux dignes de pitié. C'est cette même mentalité qui de nos jours produit le missionnaire qui s'en va au bout du monde pour substituer son propre Dieu aux autres dieux. A Ruth, elle donnait le désir de former cet homme d'une essence différente, à l'image des banalités qui l'entouraient et lui ressemblaient. », dit Jack London...



Exercice 5 : être jeune



Cyrano de Bergerac est l'une des pièces les plus populaires du théâtre français et la plus célèbre de son auteur, Edmond Rostand. Elle a été créée le 28 décembre 1897 au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, et son succès ne s'est jamais démenti depuis. Elle est la pièce la plus jouée en France et elle est mondialement connue. Son personnage principal, Cyrano, fin bretteur et brillant rhéteur, est doté d'un très grand nez, dont il a honte (c'est à cause de cette protubérance qu'il n'ose pas déclarer sa flamme à Roxane, la femme qu'il adore) et dont les autres se moquent souvent. Mais dans la célèbre tirade des nez, Cyrano retourne le stigmate et assène une volée de bois vert au Vicomte imbécile qui a osé le provoquer.

Le Vicomte.

Personne ?...

Attendez ! Je vais lui lancer un de ces traits !...

(Il s'avance vers Cyrano qui l'observe, et se campant devant lui d'un air fat.)

Vous... vous avez un nez... heu... un nez... très grand.

Cyrano, gravement.

Très.

Le vicomte, riant.

Ha !

Cyrano, imperturbable.

C'est tout ?...

Le vicomte.

Mais...

Cyrano.

Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme !

On pouvait dire... Oh ! Dieu !... bien des choses en somme...

En variant le ton, — par exemple, tenez :

Agressif : « Moi, monsieur, si j'avais un tel nez, Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse ! »

Amical : « Mais il doit tremper dans votre tasse !

Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap ! »

Descriptif : « C'est un roc !... c'est un pic !... c'est un cap !

Que dis-je, c'est un cap ?... C'est une péninsule ! »

Curieux : « De quoi sert cette oblongue capsule ?

D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux ? »

Gracieux : « Aimez-vous à ce point les oiseaux

Que paternellement vous vous préoccupez

De tendre ce perchoir à leurs petites pattes ? »

Truculent : « Ça, monsieur, lorsque vous pétenez,

La vapeur du tabac vous sort-elle du nez

Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée ? »

Prévenant : « Gardez-vous, votre tête entraînée

Par ce poids, de tomber en avant sur le sol ! »

Tendre : « Faites-lui faire un petit parasol

De peur que sa couleur au soleil ne se fane ! »

Pédant : « L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane

Appelle Hippocampelephantocamélos

Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os ! »

Cavalier : « Quoi, l'ami, ce croc est à la mode ?

Pour pendre son chapeau, c'est vraiment très commode ! »

Emphatique : « Aucun vent ne peut, nez magistral,

T'enrhumer tout entier, excepté le mistral ! »

Dramatique : « C'est la Mer Rouge quand il saigne ! »

Admiratif : « Pour un parfumeur, quelle enseigne ! »

Lyrique : « Est-ce une conque, êtes-vous un triton ? »

Naïf : « Ce monument, quand le visite-t-on ? »

Respectueux : « Souffrez, monsieur, qu'on vous salue,

C'est là ce qui s'appelle avoir pignon sur rue ! »

Campagnard : « Hé, arde ! C'est-y un nez ? Nanain !

C'est quequ'navet géant ou ben quequ'melon nain ! »

Militaire : « Pointez contre cavalerie ! »

Pratique : « Voulez-vous le mettre en loterie ?

Assurément, monsieur, ce sera le gros lot ! »

Enfin parodiant Pyrame en un sanglot :

« Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître

A détruit l'harmonie ! Il en rougit, le traître ! »

– Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit

Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit :

Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres,

Vous n'en eûtes jamais un atome, et de lettres

Vous n'avez que les trois qui forment le mot : sot !

Eussiez-vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut

Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries,

Me servir toutes ces folles plaisanteries,

Que vous n'en eussiez pas articulé le quart

De la moitié du commencement d'une, car

Je me les sers moi-même, avec assez de verve,

Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.

De Guiche, voulant emmener le vicomte pétrifié.

Vicomte, laissez donc !

Le vicomte, suffoqué.

Ces grands airs arrogants !

Un hobereau qui... qui... n'a même pas de gants !

Et qui sort sans rubans, sans bouffettes, sans ganses !

Cyrano.

Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances.

Je ne m'attife pas ainsi qu'un freluquet,

Mais je suis plus soigné si je suis moins coquet ;

Je ne sortirais pas avec, par négligence,

Un affront pas très bien lavé, la conscience

Jaune encor de sommeil dans le coin de son œil,

Un honneur chiffonné, des scrupules en deuil.

Mais je marche sans rien sur moi qui ne reluise,

Empanaché d'indépendance et de franchise ;

Ce n'est pas une taille avantageuse, c'est

Mon âme que je cambre ainsi qu'en un corset,

Et tout couvert d'exploits qu'en rubans je m'attache,

Retroussant mon esprit ainsi qu'une moustache,

Je fais, en traversant les groupes et les ronds,

Sonner les vérités comme des éperons.

Le vicomte.

Mais, monsieur...

Cyrano.

Je n'ai pas de gants ?... La belle affaire !

Il m'en restait un seul... d'une très vieille paire !

– Lequel m'était d'ailleurs encor fort importun :

Je l'ai laissé dans la figure de quelqu'un.

Le vicomte.

Maraud, faquin, butor de pied plat ridicule !

Cyrano, ôtant son chapeau et saluant comme si le vicomte venait de se présenter.

Ah ?... Et moi, Cyrano-Savinien-Hercule

De Bergerac.



En 2016, Alexis Michalik crée *Edmond*, comédie qui retrace l'écriture de *Cyrano de Bergerac* par Edmond Rostand. La pièce connaît un grand succès. Elle a fait l'objet d'une adaptation en bande dessinée, scénarisée par Alexis Michalik et Léonard Chemineau et dessinée par Léonard Chemineau, parue fin 2018. En janvier 2019, est sorti au cinéma le film réalisé par Alexis Michalik et adaptée de sa pièce.

Le pauvre Edmond est à la peine : il doit, en une soirée, écrire la pièce qu'il a promise au grand Coquelin... Mais dans un café, il trouve une idée géniale ! Et l'inspiration...





A vous de jouer !

Le but de l'exercice est de réécrire la célèbre « tirade des nez » et d'interpréter ce travail d'imitation.

Oral à présenter devant la classe ; 10 minutes maximum.

Autorisation d'utiliser des notes en soutien mais obligation d'une interprétation détachée de la seule lecture. L'exposé est organisé ; les rôles sont distribués ; la parole est également répartie. Les membres de l'équipe sont debout pendant leur prestation. On n'a pas le droit d'apporter une épée : seul le verbe vaut comme arme !



Trop jeune ? On pouvait dire bien des choses, en somme...

Imaginons que Cyrano, en plus de souffler les mots d'amour qui manquent à Christian pour séduire Roxane, ait fait profession de circuler de pièces de théâtre en pièces de théâtre et qu'il vienne au secours de Rodrigue, le fils ardent de Don Diègue, au moment où il provoque le Comte en duel pour venger l'honneur de son père.

« Aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années » fait dire Corneille à Rodrigue dans *Le Cid*. Mais si on imaginait un Rodrigue tout aussi vaillant et un peu plus moqueur, assénant au Comte une tirade qui humilie ce fat ?

En avant pour Cyrano au secours de Rodrigue, Rostand chez Corneille et les élèves de première au service du théâtre français !

Le Vicomte.

Personne ?...

Attendez ! Je vais leur lancer un de ces traits !...

(Il s'avance vers le groupe des Cyrano qui l'observe, et se campant devant eux d'un air fat.)

Vous... vous avez un air... un air de jeune présomptueux.

Les Cyrano (pour Rodrigue), gravement.

Très.

Le vicomte, riant.

Ha !

Les Cyrano, imperturbables.

C'est tout ?...

Le vicomte.

Mais...

Les Cyrano (à tour de rôle et toujours pour Rodrigue).

Ah ! non ! c'est un peu court, vieil homme !

On pouvait dire... Oh ! Dieu !... bien des choses en somme...

En variant le ton, — par exemple, tenez :



Agressif
Amical
Descriptif
Curieux
Gracieux
Truculent
Prévenant
Tendre
Pédant
Cavalier
Emphatique
Dramatique
Admiratif
Lyrique
Naïf
Respectueux
Campagnard
Militaire
Pratique

A vous de compléter les variations à partir du thème.



Pour aller plus loin...

Madame est servie

Dans le monde bourgeois, les manières de table sont caractérisées par le contrôle et la maîtrise des gestes. Ces règlements pointilleux apparaissent comme un instrument idéal pour structurer la famille et contribuer à l'ordre social. Au XIX^e siècle, le dîner bourgeois considéré comme le plus important est le dîner pû, qui est l'occasion de se montrer et d'affirmer son statut. Le protocole est rigoureux. Huit jours avant, les convives reçoivent un carton d'invitation. Le jour convenu, les hôtes sont accueillis dans le salon. Une fois le dîner prêt, le domestique annonce la formule consacrée : « Madame est servie ». Les invités pénètrent alors, selon leur rang, dans la salle à manger et sont placés par la maîtresse de maison autour de la table. Calquées sur le modèle aristocratique, les manières de table bourgeoises sont établies pour se distinguer du commun. Le dîner bourgeois est un moment de sociabilité important qui permet à la famille de recevoir, selon des mises en scène codifiées : tenues vestimentaires, règles de bienséance, gestuelles. Ce repas est placé sous le signe du loisir et du faste. C'est l'occasion de déployer l'argenterie, le cristal, la porcelaine et le linge de table immaculé. Le raffinement consiste à donner l'impression que les gens réunis autour de la table sont là dans un tout autre but que celui de manger.





« On pourrait, à propos des classes populaires, parler de franc-manger comme on parle de franc-parler. Le repas est placé sous le signe de l'abondance (qui n'exclut pas les restrictions et les limites) et, surtout, de la liberté : on fait des plats « élastiques », qui « abondent », comme les soupes ou les sauces, les pâtes ou les pommes de terre (presque toujours associées aux légumes) et qui, servies à la louche ou à la cuiller, évitent d'avoir à trop mesurer et compter – à l'opposé de tout ce qui se découpe, comme les rôtis. Cette impression d'abondance, qui est de règle dans les occasions extraordinaires et qui vaut, dans les limites du possible, pour les hommes, dont on remplit l'assiette deux fois (privilège qui marque l'accès du garçon au statut d'homme), a souvent pour contrepartie, dans les occasions ordinaires, les restrictions que s'imposent les femmes (en

prenant une part pour deux, ou en mangeant les restes de la veille), l'accès des jeunes filles au statut de femme se marquant au fait qu'elles commencent à se priver. Il relève du statut d'homme de manger et de bien manger (et aussi de bien boire).

Au « franc-manger » populaire, la bourgeoisie oppose le souci de manger dans les formes. Les formes, ce sont d'abord des rythmes, qui impliquent des attentes, des retards, des retenues ; on n'a jamais l'air de se précipiter sur les plats, on attend que le dernier à se servir ait commencé à manger, on se sert et se ressert discrètement. On mange dans l'ordre, et toute coexistence de mets que l'ordre sépare, rôti et poisson, fromage et dessert, est exclue : par exemple, avant de servir le dessert, on enlève tout ce qui reste sur la table, jusqu'à la salière, et on balaie les miettes. Cette manière d'introduire la rigueur de la règle jusque dans le quotidien [...] est l'expression d'un habitus d'ordre, de tenue et de retenue qui ne saurait être abdiqué. A travers toutes les formes et tous les formalismes qui se trouvent imposés à l'appétit immédiat, ce qui est exigé – et inculqué –, ce n'est pas seulement une disposition à discipliner la consommation alimentaire par une mise en forme qui est aussi une censure douée, indirecte, invisible (en tout opposée à l'imposition brutale de privations) et qui est partie intégrante d'un art de vivre, le fait de manger dans les formes étant par exemple une manière de rendre hommage aux hôtes et à la maîtresse de maison, dont on respecte les soins et le travail en respectant l'ordonnance rigoureuse du repas. C'est aussi une manière de nier la consommation dans sa signification et sa fonction primaires, essentiellement communes, en faisant du repas une cérémonie sociale, une affirmation de tenue éthique et de raffinement esthétique. »

Pierre Bourdieu, *La Distinction*, 1979

« Rien dans les manières de table ne « va de soi », rien ne peut être considéré comme le résultat d'un « sentiment de gêne » naturel. Ni la cuillère, ni la fourchette, ni la serviette n'ont été inventées un jour, comme un outil technique, avec une finalité précise et un mode d'emploi détaillé : leur fonction s'est précisée peu à peu à travers les âges par l'influence directe des relations et coutumes sociales, leur forme a été fixée non sans tâtonnements. La moindre coutume de ce rituel flottant est l'aboutissement d'une évolution infiniment lente, et cette remarque s'applique même aux modes de comportement que nous jugeons « élémentaires » ou simplement « raisonnables », comme par exemple l'usage de prendre les liquides uniquement avec la cuillère ; chaque geste, la manière de tenir et de manipuler le couteau, la cuillère et la fourchette sont soumis à des normes élaborées pas à pas. Le mécanisme social de cette normalisation apparaît lui-même dans ses grandes lignes quand on examine ses différents aspects dans leur ensemble : il existe un milieu de cour plus ou moins fermé qui crée des modèles destinés d'abord à subvenir aux besoins de sa propre situation sociale et de la situation psychique qui en découle. La structure et l'évolution de la société française prédisposent et engagent apparemment d'autres couches à adopter les modèles créés par la couche dirigeante : c'est ainsi qu'ils se répandent lentement dans la société toute entière, non sans subir les modifications qui s'imposent. »



Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs*, 1969



« Ce n'est pas l'individu qui invente sa religion, sa morale, son droit, son esthétique, sa science, sa langue, sa manière de se comporter dans les circonstances de tous les jours, avec ses égaux, ses supérieurs ou ses inférieurs, avec les forts ou les faibles, avec les vieillards, les femmes ou les enfants, sa manière de manger et de se tenir à table, l'infini détail enfin de sa pensée et de sa conduite. Tout cela, il le reçoit tout fait, grâce à l'éducation, à l'instruction et au langage, de la société dont il fait partie. Ce sont donc bien là des états mentaux, mais des états mentaux que leurs caractères les plus essentiels opposent aux états proprement individuels. S'ils sont communs à tous, non seulement

ils ne sont le propre de personne, mais encore ils ne se réalisent tout entiers en aucune de leurs incarnations individuelles. Les idées de l'homme moral ne sont pas la morale ; celles du savant ne sont pas la science ; nos goûts ne sont pas l'esthétique ; les paroles que nous échangeons ne sont pas le langage. Une réalité mentale qui déborde les mentalités individuelles tout en contribuant à les constituer, telle est la nature essentielle des représentations collectives. »

Maurice Halbwachs, *Conscience individuelle et esprit collectif*, 1939



Premier livre d'Erving Goffman (1922-1982), *La Présentation de soi* (premier tome de *La Mise en scène de la vie quotidienne*) impose d'emblée le sociologue comme une figure majeure du courant dit interactionniste. S'appuyant sur la thèse qu'il venait de soutenir sur les formes de la communication interpersonnelle aux îles Shetland (Ecosse), sur des travaux ethnographiques minutieux d'étudiants de l'université de Chicago ou des exemples littéraires, *La Présentation de soi* est une tentative de décrire, classer et ordonner les façons dont les individus lient des rapports interpersonnels au quotidien, qui constituent « *la vie sociale qui s'organise dans les limites physiques d'un immeuble ou d'un établissement* » : gestuelle, paroles, stratégies... Goffman file pour cela la métaphore dramaturgique : le monde social est un théâtre, et l'interaction une représentation. Pour bien la jouer, les individus cherchent des informations qui permettent de situer leurs partenaires d'interaction. Dès lors, « *l'acteur doit agir de façon à donner, intentionnellement ou non, une expression de lui-même, et les autres à leur tour doivent en retirer une certaine impression* ».

Par exemple, lorsqu'on est invité à dîner chez quelqu'un pour la première fois, on participe à une véritable mise en scène : chacun s'efforce de tenir le rôle qui lui est prescrit par la situation. En ces occasions, la maîtresse de maison soigne souvent son apparence et le décor domestique (en mettant des fleurs fraîches), ce que Goffman appelle la « façade ». L'espace physique est divisé : le salon ou la salle à manger, où a lieu la représentation, constitue la « scène » (ou « région antérieure »). La cuisine, elle, forme une « coulisse » (ou « région postérieure »). C'est un lieu où la représentation est suspendue, et où n'entrent généralement pas les invités. Les hôtes peuvent alors s'y « relâcher » (notamment corporellement), préparer leur prestation à venir, voire se plaindre de la fatigue ou de l'ennui (« c'est long, ce repas ! »).

La réussite de cette opération n'est jamais acquise d'avance : chacun essaie, au cours des interactions, de « garder la face » (autrement dit, de faire bonne impression), mais il y a toujours un risque de la perdre. Il suffit pour cela d'un raté : perte de contrôle musculaire (bâillement, trébuchement), intérêt trop faible ou trop grand pour l'interaction (oublier ce qu'on voulait dire ou prendre les choses trop au sérieux), ou encore « direction dramatique maladroite » (décor inapproprié, apparition ou retrait de la scène à contretemps).

Xavier Molénat, Sciences humaines n° 42



« On peut définir le terme de face comme étant la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier. La face est une image du moi délimitée selon certains attributs sociaux approuvés, et néanmoins partageable, puisque, par exemple, on peut donner une bonne image de sa profession ou de sa confession en donnant une bonne image de soi.

L'individu a généralement une réponse émotionnelle immédiate à la face que lui fait porter un contact avec les autres : il la soigne ; il s'y « attache ». Si la rencontre confirme une image de lui-même qu'il tient pour assurée, cela le laisse assez indifférent. Si les événements lui font porter une face plus favorable qu'il ne l'espérait, il « se sent bien ». Si ses vœux habituels ne sont pas comblés, on s'attend à ce qu'il se sente « mal » ou « blessé ». En général, l'attachement à une certaine face, ainsi que le risque de se trahir ou d'être démasqué, expliquent en partie pourquoi tout contact avec les autres est ressenti comme un engagement. La face portée par les autres participants ne laisse pas non plus indifférent, et, quoique de tels sentiments puissent différer par le degré et la direction de ceux que l'on éprouve pour sa propre face, ils n'en constituent pas moins, de façon tout aussi immédiate et spontanée, une participation émotionnelle. »

« Ainsi, alors même que le souci de garder la face concentre l'attention sur l'activité en cours, il est nécessaire, pour y parvenir, de prendre en considération la place que l'on occupe dans le monde social en général. Une personne qui parvient à garder la face dans la situation en cours est quelqu'un qui, dans le passé, s'est abstenu de certains actes auxquels il lui aurait été difficile de faire face plus tard. Par ailleurs, si cette personne craint maintenant de perdre la face, c'est en partie parce que les autres risqueraient d'en conclure qu'ils n'ont plus à se soucier de ses sentiments à l'avenir. Il y a néanmoins une limite à cette interdépendance entre la situation actuelle et le monde social en général : une personne qui rencontre des gens avec qui elle n'aura plus d'autres rapports est libre d'adopter une ligne d'action ambitieuse que l'avenir démentira, ou de souffrir des humiliations qui rendraient embarrassantes toutes relations futures. On peut dire d'une personne qu'elle fait mauvaise figure lorsqu'il est impossible, quoi qu'on fasse, d'intégrer ce qu'on vient à apprendre de sa valeur sociale dans la ligne d'action qui lui est réservée. On peut dire d'une personne qu'elle fait piètre figure lorsqu'elle prend part à une rencontre sans disposer d'une ligne d'action telle qu'on l'attendrait dans une situation de cette sorte. Les plaisanteries et les farces ont souvent pour but d'amener une personne à faire mauvaise ou piètre figure ; cela dit, il va de soi qu'on peut se trouver expressivement à côté de la situation pour des raisons sérieuses. »

Erving Goffman, *Les Rites d'interaction*



« J'ai voulu faire de cet ouvrage une sorte de guide proposant une perspective sociologique à partir de laquelle on puisse étudier la vie sociale [...] La perspective adoptée ici est celle de la représentation théâtrale ; les principes qu'on en a tirés sont des principes dramaturgiques.

L'acteur doit agir de façon à donner, intentionnellement ou non, une expression de lui-même, et les autres, à leur tour, doivent en retirer une certaine impression.

Tous les participants (à l'interaction) contribuent ensemble à une même définition de l'interaction globale de la situation : l'établissement de cette définition n'implique pas tant que l'on s'accorde sur le réel que sur la question de savoir qui est en droit de quoi.

La société est fondée sur le principe selon lequel toute personne

possédant certaines caractéristiques sociales est moralement en droit d'attendre de ses partenaires qu'ils l'estiment et le traitent de façon correspondante.

A ce principe s'attache un second : si quelqu'un prétend, implicitement ou explicitement, posséder certaines caractéristiques sociales, on exige de lui qu'il soit réellement ce qu'il prétend être. Il s'ensuit que, lorsqu'un acteur projette une définition de la situation, en prétendant être une personne d'un type déterminé, il adresse du même coup aux autres une revendication morale par laquelle il prétend les obliger à le respecter et à lui accorder le genre de traitement que les personnes de son espèce sont en droit d'attendre. Il abandonne aussi, implicitement, toute prétention à être ce qu'il n'a pas l'apparence d'être et par suite au traitement réservé aux personnes qu'il n'est pas.

On appellera désormais « façade » la partie de la représentation qui a pour fonction normale d'établir et de fixer la définition de la situation qui est proposée à l'observateur. [...] La façade personnelle, pour désigner les éléments qui sont confondus avec la personne de l'acteur lui-même, le suit partout où il va.

On ne peut mesurer l'importance des ruptures de définition à leur fréquence, car tout semble indiquer qu'elles seraient plus fréquentes si l'on ne prenait de constantes précautions pour les éviter. On emploie sans cesse des précautions pour éviter ces ennuis et des procédés correctifs pour éviter le discrédit qu'ils occasionnent quand on n'a pas su l'éviter. Quand l'acteur utilise ces moyens stratégiques et tactiques pour préserver ses propres projections, on peut les appeler « techniques défensives » ; quand un participant les utilise pour sauvegarder la définition projetée par un autre participant, on parle de techniques de protection » ou de « tact ». Réunies, les techniques défensives et les techniques de protection constituent l'ensemble des techniques employées pour sauvegarder l'impression produite par un acteur pendant qu'il est en présence de ses interlocuteurs. »

Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, tome 1, *La Présentation de soi*

Exercice 6

Ce devoir sera réalisé individuellement en classe, sans documents autorisés, mais vous pouvez le préparer à la maison.



« Je voudrais bien rechercher ici les raisons qui me déterminèrent alors, et, les ayant retrouvées, les exposer sans détour ; mais qu'il est difficile de bien parler de soi ! J'ai observé que la plupart de ceux qui ont laissé des Mémoires ne nous ont bien montré leurs mauvaises actions ou leurs penchants que quand, par hasard, ils les ont pris pour des prouesses ou de bons instincts, ce qui est arrivé quelquefois. C'est ainsi que le cardinal de Retz¹, pour atteindre à ce qu'il considère comme la gloire d'avoir été un bon conspirateur, nous avoue ses projets d'assassiner Richelieu², et nous raconte ses dévotions et ses charités hypocrites de peur de ne point passer pour un habile³ homme. Ce n'est pas alors l'amour du vrai qui fait parler, ce sont les travers de l'esprit qui trahissent involontairement les vices du cœur.

Mais alors même qu'on veut être sincère, il est bien rare qu'on mène à bout une telle entreprise. La faute en est d'abord au public qui aime qu'on s'accuse, mais qui ne souffre pas qu'on se loue ; les amis, eux-mêmes, ont coutume d'appeler candeur aimable le mal qu'on dit de soi, et vanité incommode le bien qu'on en raconte ; de telle sorte que la sincérité devient, à ce compte, un métier fort ingrat, où l'on n'a que des pertes à faire et point de gain. Mais la difficulté est surtout dans le sujet même ; on est trop proche de soi pour bien voir, on se perd aisément au milieu des vues, des intérêts, des idées, des goûts, et des instincts qui vous font agir. Cette multitude de petits sentiers mal connus de ceux même qui les fréquentent, empêche de bien discerner les grands chemins qu'a suivis la volonté pour arriver aux résolutions les plus importantes.

Je veux cependant essayer de me retrouver dans ce labyrinthe, car il est juste de prendre enfin, vis-à-vis de moi-même les libertés que je me suis permises et que je me permettrai souvent envers tant d'autres. »

Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, 1850-1851

Interprétation philosophique : A quels obstacles se heurte, selon Tocqueville, l'exigence de sincérité ?

¹ Le cardinal de Retz (1613-1679) est connu pour ses *Mémoires*, dont le sous-titre est « Contenant ce qui s'est passé de plus remarquable en France, pendant les premières années du règne de Louis XIV ». Il y révèle entre autres les complots auxquels il a participé, notamment contre le cardinal de Richelieu.

² Principal ministre de Louis XIII (1545-1642).

³ Habile, c'est-à-dire intelligent.